

LE TABOURET DE FER où, marquant son tempérament volontaire, la jeune femme se tient reins cambrés, buste parfaitement droit, est taché de rouge. Pénétrant dans la pièce, elle l'a tout de suite repéré. Tu fais moins la maligne, dis donc ! ricane l'imbécile, tandis qu'elle s'efforce d'adopter une mine ingénue, genre « de quoi veut-il parler ? ». On recommence au début, annonce vaillamment le débile, prénom ? demande-t-il. Gerta. Il prend le temps de noter de sa grosse main pataude. Nom ? poursuit-il. Pohorylle. Le gros balourd lève les yeux, dis donc, ça fait pas très allemand, ça ! Pohorylle, s'esclaffe-t-il en exigeant qu'on lui épelle le patronyme, ce qui ne l'empêche pas de faire une faute, ne sachant plus où placer le « h », ni même s'il y a un « y ». Nationalité ? Polonaise, susurre-t-elle, aiguisant son regard clair, plissant ses yeux vert-bleu. Le taré retrousse ses lèvres, exhibe d'épaisses gencives congestionnées : Juive, bien entendu ! grogne-t-il, la constellant de

postillons. Un silence. Puis il reprend : Date de naissance ? Gerta hésite, voudrait bien s'essuyer le visage ; mains liées dans le dos, c'est impossible. Elle bafouille, rechigne à lui indiquer encore ce 1^{er} août 1910 où sa mère a accouché du premier de ses trois enfants. Elle baisse la tête, fixe à nouveau sous elle les montants tachés de sang du tabouret, se décide enfin à répondre aux questions, toujours les mêmes, cinq, dix fois, davantage même, que lui pose l'abruti de la section d'assaut du Parti ouvrier national-socialiste. Une énième reprise de la même litanie : Je suis née à Stuttgart, Wurtemberg. Puis elle assène tout son état civil : Mes parents sont originaires de Galicie, etc. Et, dans un nouveau sursaut, c'est elle qui profère la menace : Mon père se plaindra auprès de l'ambassade de Pologne, répète-t-elle à plusieurs reprises.

L'Allemand éclate de rire. Mais Gerta contre-attaque, on n'a aucune raison de la retenir ainsi dans les sous-sols du bâtiment de la police. Je maintiens que je n'ai pas participé au lâcher de ce paquet de tracts, monsieur, mes frères Oskar et Karl non plus ! Mais impossible de développer. Elle reçoit aussitôt un grand coup sur la tête. Tu sais ce que c'est, ça ? la tutoie le couillon national en brandissant une liasse de feuillets hostiles au régime, imagine pas que je vais te croire, on

va les retrouver, tes salauds de frères, je te le jure, coupe-t-il sur un ton cinglant. Se cambrant à nouveau, Gerta tient tête à la brute fasciste : Je n'étais pas sur le toit des magasins Ury comme vous dites, mes frères non plus. Brusquement le calme revient. C'est un de ces moments où la pause au milieu de l'interrogatoire permet à la victime de reprendre des forces, avant que l'intensité de celui-ci redouble.

De son côté, Gerta en profite pour fermer les yeux. Son esprit s'envole d'un coup, elle ne pense plus qu'à respirer profondément, sa bouche s'entrouvre, tout de suite les lèvres de Pieter frôlent les siennes, puis s'y collent. Ou alors ce sont celles de Georg ? Les deux à la fois ? Les images des deux hommes se superposant en transparence, deux pellicules entremêlées dans la lumière rouge révèlent à présent la photographie de ses premières amours. Les deux garçons sont si différents, l'un est le négatif de l'autre et vice-versa. Georg a peu ou prou son âge. Pieter, que Gerta a connu à Stuttgart alors qu'elle avait juste dix-neuf ans, est son aîné de quinze. Après l'installation des parents de la jeune femme à Leipzig, Pieter et elle ont été forcés de se séparer. Ils se contentent de s'écrire, ne se voient plus désormais et le garçon craint une proche rupture de leurs fiançailles. Gerta finira par l'oublier, il en est

persuadé. Cependant, dans cette prison, la jeune femme s'imagine enlacée à son représentant des cotons américains en Allemagne, se rappelle leurs promenades dans l'Opel rouge rutilant de celui-ci. Il va arriver, je ne serai pas prête, s'inquiète-t-elle. Et immédiatement, la voilà en train de se préparer avec soin, pour se rendre au club de tennis de la Waldau. Pieds nus, culotte et soutien-gorge assortis, elle ouvre la boîte de fards Elizabeth Arden, offerte par sa tante Terra, qui se trouve sur la coiffeuse de sa chambre. Formidable tante Terra ! Si je ne l'avais pas, reconnaît-elle. Elle prend le temps d'étaler la luxueuse crème de jour sur son visage, le frôlant de la pulpe des doigts, puis rehausse la ligne de ses lèvres d'un rouge discret dont elle colore également ses pommettes : rose léger, comme cela se faisait à l'époque. Malgré les difficultés financières de ses parents, toujours grâce à sa tante, elle fréquente les enfants de la bourgeoisie allemande de Stuttgart, vit comme eux, partage leurs écoles, les loisirs, les rires, leur joie de vivre, mais pas leur insouciance.

L'obscurité de la cave, où Gerta est seule – l'abruti l'ayant laissée un instant attachée au tabouret, fixé au sol, « pour aller pisser », a-t-il ricané –, la ramène à la noire réalité du moment, durcit ses traits. Georg a

mille fois raison, pense-t-elle. La situation politique se dégrade peu à peu en Allemagne. Insidieuses années trente, en même temps que les opposants antifascistes de tout poil sont arrêtés, les juifs commencent à pressentir qu'ils feront bientôt les frais de ce malaise organisé, personne ne se doute encore à quel point. Elle comprend de mieux en mieux la décision de son père d'aller retrouver le reste de la famille à Leipzig, où il se lance dans un commerce d'œufs supposé plus florissant.

Loin de son cocon de Stuttgart, les événements bousculent la jeune femme, qui commence à étudier assidûment l'évolution du climat social dans le pays. Elle pressent déjà que ce passage d'une ville à l'autre ne sera jamais qu'un premier tournant dans sa vie, certes vers une existence toujours aussi enjouée, mais nettement plus soucieuse, absolument plus politique. En effet, à Leipzig, Gerta ne tarde pas à croiser les formations estudiantines qui s'organisent contre la progression préoccupante des nationaux-socialistes. Elle y fait la connaissance de Georg Kuritzkes.

Que se passe-t-il ? Un souriceau traverse la pénombre de la cave sans se presser, frôle ses chaussures, flaire le cuir à petits coups de museau. Impossible de repousser l'animal du bout du pied. Les chevilles de

Gerta sont étroitement ligotées à l'acier du tabouret. La jeune femme ne tient plus, se penche en avant, lui hurle dessus jusqu'à ce qu'enfin le rongeur s'enfuie.

Georg est de loin le garçon le plus aimable de tous, rit-elle. Un amoureux insolite, qui danse comme un dieu, aime la bonne musique, le jazz surtout, un type sacrément doué. Il voudrait que je le rejoigne à l'Union socialiste des lycéens, regrette-t-elle, ou à l'Union de la jeunesse communiste dont il est également membre, je ne me vois pas en militante, en femme d'action, oui. Puis, à nouveau envoûtée par la superposition des deux visages, ceux de Pieter et de Georg, elle murmure : Je remarque qu'on peut parfaitement être amoureuse de deux hommes à la fois.

La porte s'ouvre en grand fracas. Gerta sursaute. Le chambranle encadre la silhouette d'un officier blond de la police politique. Dans son dos, elle ne peut pas le voir. Où est Rüdiger ? hurle-t-il, elle est toute seule celle-là, il l'a laissée sans surveillance, Rüdiger, Rüdig... s'empporte-t-il crescendo alors qu'on entend les bottes de l'intéressé claquer sur les marches de ciment menant à la cave. Désolé, chef, j'étais juste... euh, oh... sourit benoîtement l'imbécile gêné en finissant de reboutonner la braguette de son uniforme. La Polonaise ne s'est toujours pas mise à table ? reproche l'officier. Puis, sans

attendre la réponse : Fous-la au trou, Rüdiger, on s'occupera d'elle tout à l'heure !

Ainsi, le prénom du couillon national est banalement Rüdiger, qui, s'exécutant, défait les liens de Gerta et la guide, les deux bras maintenus dans son dos, en direction du couloir lugubre menant aux cellules du vaste quartier des femmes, dans lesquelles s'entassent plusieurs dizaines de prétendues agitatrices anti-régime.

Les agitateurs, eux, sont ailleurs, probablement dans un quartier différent : il existe une section pour les femmes, plutôt calme d'habitude, et une pour les hommes, plus énigmatique, d'où surgissent jour et nuit cris, bruits secs, hurlements de douleur, râles quelquefois.

Qui est cette fille, tu peux me dire d'où elle sort ? demande à la cantonade la voix soprane d'une femme. Une deuxième voix, mezzo cette fois, marmonne de façon monocorde : Ils nous feraient pas le coup de l'infiltrée, tu crois ? Avec son charme, le goût tout à fait singulier dont elle fait habituellement preuve pour s'habiller, Gerta suscite la méfiance des autres détenues, qui, lorsqu'elle entre dans la cellule commune, simulent sous un prétexte quelconque une bagarre entre elles. La bousculade permet ainsi d'isoler la nouvelle venue dans le fond, à l'abri des regards des